

McComber, Joseph-Edmond. 1980. *Mémoires d'un bourgeois de Montréal (1874-1949)*. Montréal, Hurtubise HMH, « Cahiers du Québec », Collection « Documents d'histoire », 301 p.

Paul-André Linteau

Volume 6, numéro 3, printemps 1981

Philippe Haeck

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200291ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200291ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Linteau, P.-A. (1981). Compte rendu de [McComber, Joseph-Edmond. 1980. *Mémoires d'un bourgeois de Montréal (1874-1949)*. Montréal, Hurtubise HMH, « Cahiers du Québec », Collection « Documents d'histoire », 301 p.] *Voix et Images*, 6(3), 493–494. <https://doi.org/10.7202/200291ar>

Mémoires d'un bourgeois de Montréal (1874-1949)

de Joseph-Edmond McComber

Préface de Jean-Pierre Wallot. Établissement du texte par Rita Wallot.

« Cahiers du Québec », collection « Documents d'histoire »

Montréal, Hurtubise HMH,

1980, 301 p.

par Paul-André Linteau

Un *self-made man* francophone se raconte! L'histoire classique du fils de cultivateur qui se lance en affaires et y devient prospère à force de travail et de hardiesse se répète ici. Ce qui est original, c'est qu'elle n'est pas racontée par un journaliste, un publicitaire ou un admirateur mais par l'entrepreneur lui-même. Un bourgeois qui se met à écrire ses mémoires est un phénomène rare au Québec et il mérite d'être signalé!

Né en 1874 à Sainte-Philomène dans la région de Châteauguay, Joseph-Edmond McComber passe son enfance à la ferme familiale. À l'âge de 13 ans il décide d'aller à Montréal pour y apprendre l'anglais et se trouver un emploi. En 1888 il se retrouve commis chez un marchand de fourrures. Le hasard orientera ainsi toute sa carrière. Suite à un long apprentissage il maîtrise les techniques du travail de la fourrure et décide, en 1895, de se lancer à son compte. Au fil des ans il devient l'un des plus importants marchands de fourrures de Montréal. Il connaîtra des échecs financiers mais réussira à s'en sortir et à vivre dans la prospérité. C'est au moment de sa retraite, entre 1946 et 1948, qu'il écrit ses mémoires.

L'ouvrage nous révèle d'intéressantes informations sur l'éducation en milieu rural, les conditions de travail et d'apprentissage à la fin du XIXe siècle, les pratiques commerciales, l'industrie de la fourrure, etc. Tout cela est cependant évoqué par touches, sans beaucoup de profondeur, et de façon non systématique, ce qui laisse le lecteur sur sa faim.

Le texte se lit bien et il est parsemé ici et là d'expressions populaires vieilles et d'anglicismes. En ce sens il représente un témoignage intéressant, quoique mineur, sur l'évolution de la langue.

Un trait culturel mérite d'être signalé. Il s'agit de l'attrait considérable qu'exercent les États-Unis et les entrepreneurs américains sur l'homme

d'affaires francophone. Henry Ford, en particulier, représente pour McComber un modèle.

L'auteur emploie tout au long de son livre un ton moralisateur fort agaçant. Le récit de ses expériences devient presque pour lui le prétexte à donner des leçons à ses successeurs. Peut-être est-il, là encore, bien de son temps.

Un livre qui, sans être très captivant, n'est pas dénué d'un certain charme. Un témoignage rare sur une époque bien mal connue du passé québécois.